

SOMMES NOUS DES MODERNES ?

par ALAIN LE BANNER

Il y a une angoisse de l'homme moderne, celle d'être jugé selon sa place dans l'histoire, mais qu'est-ce que l'histoire ? Si elle n'est que la suite cahotique des faits, l'homme n'y possède qu'une place et n'y joue aucun rôle. Pourtant, si l'histoire avec ses retours en arrière et son incohérence même, nous mène insensiblement à une fin, ignorer notre rôle suscite une inquiétude intolérable. Cette interrogation de l'histoire a remplacé les angoisses métaphysiques d'autrefois. Elle leur est semblable puisqu'elle dépend du destin de l'homme.

Telle est l'interrogation que nous nous posons dans le cadre de notre propre histoire et, au-delà de la Bretagne, celui du destin de l'Europe. Si l'histoire de notre patrie est achevée, si la Bretagne est morte en tant que nation, nous ne sommes plus que les pâles attardés du romantisme ou, dans la perspective contemporaine, les chevaliers de l'absurde.

Dans ce cas, nous jouons comme des forces rétrogrades qui entravent le développement de l'Occident et entraînent sa décadence. En nous opposant hier au développement des grands Etats qui ont caractérisé les temps modernes et, dans l'immédiat aujourd'hui, à l'autoritarisme centralisé et bureaucratique, au nivellement des mœurs, à la société unique, industrialisée, technique, apatride, citadine et matérialiste qui tendent à conquérir toute la terre, nous apparaissions comme des criminels ou des fous.

Tout anachronisme étant condamné, sommes-nous les croisés du Néant ? Quelle peut être notre place dans l'histoire, celle d'une survivance ou d'une anticipation ?

Ne serions-nous pas, sans le savoir, les défenseurs du présent ?

DU SENS DE L'HISTOIRE

Le sens de l'histoire, si nous parvenons à le connaître, nous donnera seul la réponse. Mais l'histoire possède-t-elle un sens ?

L'histoire n'est que la conscience de l'histoire. Cette interrogation est contemporaine de l'angoisse métaphysique. Elle naît avec la révolte de Prométhée. Le "comment" et le "pourquoi" se posent ensemble à l'esprit de l'homme. Dans le même instant, il se dresse contre les dieux et la nécessité. Longtemps, l'histoire s'est confondue avec la légende qui est à la fois interrogation et réponse, mais réponse toujours ambiguë. L'histoire était sa propre réponse. Elle déroulait la suite de ses rois, de ses guerres, de ses révolutions de palais qui faisait d'elle un calendrier du passé. Tant que l'homme ne se dégage pas du cosmos, l'histoire se confond avec l'astronomie. Jusqu'au moment où les faits sont devenus événements, elle n'a été que chronologie. Le mythe alors avait plus d'importance. Il était le domaine de la réponse et de la question, tandis que la chronologie deviendrait histoire quand elle aurait suffisamment de dates pour qu'on put dégager un cycle ou des lois qui formeraient bientôt la loi de l'histoire.

Déjà les prophètes d'Israël et les mages de Perse ont affirmé que l'histoire possédait un sens, mais l'interrogation qui caractérise

.../

POÉSIE BRETONNE.

LES QUATRE GRANDS
BARDES BRETONS

Nous avons présenté successivement ici trois des quatre grands bardes bretons ANEURIN, TALIESIN et LLYWACH-HEN . Nous présentons aujourd'hui MYRDDIN, populaire en Bretagne sous le nom de "l'enchanteur Merlin".

Poésie étrange et très belle, féerie celtique au terme du rêve, c'est là encore l'un des plus beaux produits du génie breton.

Nous espérons que ces quelques aperçus de la production poétique des "quatre grands" de la civilisation bretonne auront attiré l'attention de nos lecteurs sur la richesse incomparable de la littérature bretonne ; tel est notre but en leur présentant ce petit échantillonnage .

Les poèmes que nous avons présentés étaient extraits des "quatre grands bardes gallois" de Jean Markale, Falaize éditeur. Nous n'avons pas repris le titre erroné de l'auteur, car la civilisation bretonne était au moyen âge un tout indivis, patrimoine commun des bretons armoricains des corniques et des gallois.

Les quatre "grands bardes" appartiennent en commun aux trois peuples bretons.

DIT DE SON TOMBEAU

A l'homme qui parle de son tombeau
On a dit qu'avant sept années
Mourra le cheval d'Eurdein, l'Homme du Nord.

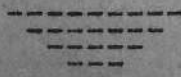
J'ai bu du vin dans un brillant hanap
Avec les chefs de la guerre cruelle
Mon nom est MERLIN, fils de MORVRYN.

J'ai bu du vin dans une coupe
Avec les chefs de la guerre dévorante,
MERLIN est mon nom glorieux.

Le monde sera tel, à la fin de ce siècle
Que par suite des guerres, les hommes mourront jeunes
et que les coucous seront morts de froid en mai.

Servile est ton cri, GWENDVDD,
voilà ce que m'ont dit les esprits
de la montagne à ABER KARAW.

MYRDDIN



les temps modernes est fort différent de la réponse admirable et fragile de Bossuet. Aujourd'hui, ceux qui croient au sens de l'histoire n'affirment plus guère que son universalité. Elle est devenue l'histoire de tous les hommes, celle de leur destin commun. Et déjà nous voyons poindre son achèvement qui nous permet seul d'affirmer le sens qu'elle possède. Elle n'aura duré que cinq mille ans, note Jaspers. Elle s'achèverait sous nos yeux. Le même avenir unit désormais tous les peuples dont la diaspora se termine puisqu'ils ne sont qu'un peuple unique. Il retrouve avec l'unité perdue l'âge d'or des premiers âges. Le mythe redevient réel. Icare va voler pour de bon. Le présent nous donne les grands traits de cet avenir qui ne sera que son perpétuel prolongement. La société sans classe, universelle, sans tyran et par conséquent sans révolte, ignore désormais l'histoire. L'histoire se résout dans le mythe, d'où elle vient.

Cercle vicieux. Dès lors que nous affirmons la fin de l'histoire, tout nous prouve qu'elle est achevée. C'était à nous qu'elle aboutissait ou à cet avenir immédiat qui exclut l'avenir. Le sens de l'histoire défini, il ne reste plus qu'à tout mettre en oeuvre pour l'accomplir. D'autres feront mieux encore, ils définiront leur but, puis n'ayant de cesse d'affirmer qu'il se confond avec le sens de l'histoire, voudront nous contraindre à suivre la loi fatale de l'histoire qui aboutit à leur volonté. En supprimant l'avenir, nous supprimons aussi le passé, du moins les interrogations qu'il suscite. Il se peut que l'histoire soit achevée. Il ne faut, pour le croire, qu'un acte de foi.

DU BESOIN D'ÊTRE RATIONNEL

Pourquoi donner un sens à l'histoire ? Pourquoi vouloir que l'histoire ait un sens ? Il serait intéressant d'écrire cette histoire du "sens de l'histoire" qui va des problèmes juifs à Hegel, à Karl Marx. Elle naît avec ce besoin d'être rationnel qui n'est qu'une forme du désir d'avoir raison et qu'illustre la célèbre formule de Hegel : "Ce qui est rationnel est réel ; ce qui est réel est rationnel".

De même que les individus ne se lassent pas de chercher le sens de leur vie, ils voudraient que la vie de leur peuple ou de l'humanité ne soit pas qu'une chronologie. Et même, il leur importe davantage de connaître le sens de l'histoire que celui de leur propre histoire. N'est-il pas plus clair ? Comme si, de l'accumulation seule, et de l'addition des faits, la vérité pouvait naître. Le but de l'histoire n'imprime-t-il pas un sens à leur vie ? Mais les vies individuelles se terminent inévitablement par la mort qui n'a pas de sens et l'histoire par un inconnu qui se confond avec cette mort qui hante la vie de chacun. Rien n'est plus vain que cette tentative qu'il nous faut poursuivre si nous voulons vivre. Même lorsque nous en connaissons les secrets, toute vie humaine apparaît cohérente et pourtant illogique. N'importe, les esprits les plus avertis se rencontrent avec cette prostituée qui abordait les passants rue du Maine : "Pourquoi sommes-nous sur terre ?"

Et la réponse est la même s'il n'y a pas de réponse.

DE L'INEVITABLE PROGRES

La prédominance de la raison au siècle de l'Aufklärung devait écarter l'absurde de l'histoire et la contraindre à suivre un sens. A l'heure où les sciences naturelles s'efforçaient de donner un ordre aux observations empiriques, la philosophie, beaucoup plus que l'histoire, devait engendrer cette théorie qui donne un sens à la suite absurde, incohérente des événements mille fois répétés. Ce

sont les philosophes, Hegel surtout, et non les historiens, qui ont affirmé le sens de l'histoire. Méditant sur ce but qu'ils assignaient dès lors à l'histoire, ils ne pouvaient manquer de le confondre avec le progrès. La loi de l'histoire ne pouvait être qu'une progression vers un bien inévitable. On comprendrait mal, en effet, une raison finale qui ne se confondrait pas avec lui. Le fait même d'être ou d'avoir un sens élève la chronologie ou le mythe. Tout sens est progrès puisqu'il échappe à l'absurde et au non-voulu, tout ordre, quel qu'il soit, s'élevant au-dessus du désordre, comme le monde créé au-dessus du chaos. Le temps se confond alors avec le sens et le bien, chaque forme simple engendrant une forme plus complexe et meilleure. Cette conception est donc optimiste : ce qui doit venir, au-delà des accouchements douloureux, surtout lorsqu'ils sont prématurés, ne peut manquer d'être un mieux. Des lendemains qui ne chanteraient pas sont impossibles.

En réalité, on n'a fait que reculer la question. Soit qu'il dépende de l'homme à l'insu de l'homme ou des forces cosmologiques qui dominent les règnes naturels, le sens de l'histoire demeure un fatalisme. Désormais bercé par le sens quasi fatal de son histoire, l'homme acquiert un bonheur inattendu. Mais ce bonheur n'est qu'un demi-bonheur. L'homme est saisi par cette certitude que tous ses actes, même ceux qu'une erreur rend fatals sur le plan individuel, entrent dans le cadre prescrit de l'histoire. Il n'y trouve qu'une satisfaction morose. Il lui semble perdre cette liberté qu'il vient à peine de conquérir. Ses gestes ont un sens, mais pour tout autre que lui-même.

QUELLE PIÈCE ALLONS - NOUS JOUER ?

En réponse à cette école qui va de Hegel à Toynbee où, en apparence contradiction se développe l'idée romantique de l'absurde, de l'à-quoi-bon, de l'impossible connaissance ou de l'impossible sens. L'humanité tourne en rond, repasse par les mêmes formes, renouvelle les mêmes erreurs, accomplit éternellement les mêmes actes de beauté ou d'horreur, jusqu'à sa fin.

Elle n'aura pas fait de progrès. Elle n'aura jamais que piétiné sur ses propres traces et l'histoire apparaît comme la répétition incohérente d'une mauvaise pièce "pleine de fureur et de bruit". Cette école qui devait aboutir à Kafka et momentanément à Sartre est essentiellement littéraire encore qu'elle réponde, elle aussi, à certaines analyses du concret, et, au point de vue psychologique, à une incertitude, à une angoisse propres aux bouleversements des vies individuelles ou collectives. De toutes façons, les historiens en demeurent éloignés.

Enfin l'agnosticisme veut corriger ce "sens" de l'histoire ou plutôt, tout en le maintenant, l'écarter des hommes. Les acteurs peuvent connaître leur rôle par coeur et le répéter sans défaillance, ils n'en comprennent pas le sens. Ils rabâchent. Celui de la pièce leur demeure inconnu. Il n'apparaît qu'après coup, hors et malgré la volonté des acteurs qu'étaient les rois et les peuples. Mais qu'est-ce qu'un sens qui n'est pas pour l'homme ? Qui lui demeure invisible ? Si l'histoire possède un sens pour un personnage qui ne peut être l'homme, autant dire que l'histoire n'a pas de sens pour nous. Peut-il exister un sens hors de l'homme qui ne soit pour lui le Non-Sens ?

Au reste, le modernisme est dépassé par le progressisme. Il ne s'agit plus d'être de ce temps, de ce jour qui passe, dont le crépuscule est déjà derrière nous, mais d'entrer de plein-pied dans l'avenir. Est-ce parce que le temps semble s'écouler plus vite et que l'espace se réduit comme une peau de chagrin, le temps présent ne suffit plus aux hommes d'aujourd'hui. Ce qui doit être étant synonyme de progrès, l'accusation de passéisme devient la pire injure.

ISRAËL ou NOMINOË

Les regards de la jeunesse bretonne sont-ils tournés davantage vers Israël que vers l'empire de Nominoë ?

Nous ne sommes pas tous semblables. Nous ne sommes pas tous venus au mouvement breton par le même mouvement intérieur. Les âpres et les tendres, les actifs et les volontaires se rencontrent avec ceux qui méditent, ceux qui donnent à la raison sa place prééminente, et justifiée, et ceux qui donnent à la foi une place prééminente, également justifiée, ceux qui tendent à regarder vers le passé et ceux qui marchent vers l'avenir forment le même bataillon. Certains vinrent à l'Emzao par amour du folklore, pour lutter contre ce qui meurt. Un attachement sentimental, celui de l'enfance et des liens naturels, ne ferme pas la pensée. Le regret poignant d'un monde qui disparaît n'exclut pas la préoccupation de l'avenir. Des vieillards se sentent assez jeunes pour planter. Nous pouvons faire du passé un monde cohérent, harmonieux, un tout presque achevé, l'avenir est justement ce qui lui manque pour être achevé. Les amoureux du passé et les historiens vrais ou faux peuvent croire au sens de l'histoire autant que les progressistes et renouveler la même erreur, il est un autre mouvement, presque biologique, la volonté de devenir une nation nouvelle.

Si nous voulons être vraiment d'aujourd'hui, de demain, c'est toujours une révolution intérieure que nous devons accomplir, et que les progressistes ne soupçonnent pas toujours. Non pas seulement celle de l'espace et du temps, relativement bénigne, qui s'est accomplie depuis un siècle avec la vapeur et l'électricité, mais de formes plus complexes, et plus dangereuses que le sens de la vitesse et de la distance, celles de la politique et de la morale.

La politique a changé dans ses méthodes, dans ses moyens, dans ses buts. Les préceptes de Machiavel respirent une naïveté archaïque, les combinaisons d'un Richelieu nous semblent d'un esprit simpliste, la brutalité d'un Bismarck d'un homme primitif, la volonté nietzschéenne de puissance d'un puéril orgueil. Mais longtemps, alors que les dieux sont ensevelis, les hommes continuent à prononcer leurs noms et les temples détruits errent encore, ne sachant où déposer leurs offrandes. Nous ne sommes pas seuls, "autonomistes bretons" à parler de la politique en termes désuets, nos adversaires nous condamnent au nom des mêmes principes retrogrades. Les uns et les autres, nous vivons de concepts surannés et d'images à demi effacées. Qu'ils ne nous condamnent pas trop vite s'ils ne veulent être emportés dans notre débâcle ! Et je ne veux pas parler seulement de l'évolution naturelle des peuples, qui a pu nous échapper. Tantôt, il nous semble que le même mouvement les emporte tous, tantôt au contraire leurs traits essentiels ne sont pas altérés. Nous ignorons que certains peuvent ne pas bouger ou ne pas demeurer immobiles en même temps que d'autres. C'est le même mouvement qui mène les peuples africains à l'indépendance et à l'uniformité. La même force, centrifuge et centripète, leur fait gagner, mais pour perdre. Ils n'obtiennent la liberté que pour dissoudre leur être, et perdre la plus profonde liberté.

Cela les regarde seuls, mais les nouvelles lois de la politique et de la morale nous concernent tous. Le citoyen devait être tout, il s'agit de le persuader, aujourd'hui, qu'il ne compte que par son effacement. C'est le plus grand mépris accordé aux individus que de vouloir qu'ils proclament eux-mêmes leur déchéance. Leurs actes ne seront jugés que par leur efficacité et le meilleur devient celui qui s'intègre le mieux dans la cité, le plus conforme. Toute gloire est de battre sa coulpe, mais les chefs ne promettent plus que des biens matériels.

LE DÉSARROI DE NOS MAÎTRES

Nos maîtres avaient d'autres espoirs, qui nous enseignaient l'avenir. J'ai été élevé par des instituteurs laïques et intègres. Peut-être m'ont-ils fait beaucoup de mal sans le vouloir. Comme ils seraient étonnés de ces mots ! Mais leur honnêteté qui continue à m'é-mouvoir ne cessait pas de s'étonner. Ils parlaient de l'antisémitisme comme une chose morte, ils croyaient en la pérennité du corridor polonais. La République de Weimar leur avait paru éternelle. Ils avaient horreur de la guerre et ne croyaient pas qu'elle reviendrait jamais. Ils avaient condamné la folie parce qu'ils étaient raisonnables et la guerre se confondait pour eux avec un accès de démence. Il fallait guérir les peuples et la raison y suffirait bien. Je ne les ai pas écoutés avec tant d'attention pour ne pas me souvenir de leurs erreurs. Et je ne peux leur en vouloir. Ils étaient honnêtes et sans génie, ce qui m'oblige à les absoudre. C'est leur raison qui était folle et leur clairvoyance, cécité. Plus tard, avec quelle angoisse n'ont-ils pas vu la guerre s'approcher. Lorsqu'elle les a saisis à la gorge, ils ne purent supporter cette débâcle de tout leur être. L'un d'eux se suicida lorsque les Allemands entrèrent dans sa ville. Je crois qu'ils ont dû se sentir humiliés pour s'être trompés beaucoup plus qu'ils ne soupçonnaient les crimes extraordinaires que la guerre allait provoquer. Ils avaient cru, -ils ne sont pas demeurés seuls, aujourd'hui encore- que le progrès définitif était entre nos mains. Jamais le bonheur ne fut plus imminent. Il se confondait avec une démocratie universelle qui allait l'emporter. Le vieil Hugo, à sa façon, puérile et magnifique, avait lancé leur credo.

Le Progrès, ténébreuse abeille
Fait du bonheur avec nos maux.

Sans recourir à l'histoire, notre propre histoire nous suffit. Les événements qui se déroulèrent sous nos yeux nous ont enseigné plus que les annales. Une vie d'homme qui n'est pas achevée, qui atteint à peine la moitié de son âge, est plus riche que mille ans d'histoire. Elle nous enseigne qu'il n'y a pas de progrès. L'homme demeure éternellement ce qu'il devient. Il est, comme au temps d'Aristophane et de Platon, comme au temps d'Isaïe et de Job, comme au temps de Diarmuid et de Deirdré. Chair, âme, esprit. Partagé entre les mêmes certitudes et les mêmes interrogations, les mêmes angoisses. Des amoureux s'étreignent sous les portes cochères comme dans les grottes de la pré-histoire. L'ombre qui descend ne leur suffit pas, ils cherchent une obscurité plus profonde. Je vois la mère serrer sur elle son enfant, le fils se dresser contre le père, l'avare compter ses trésors. Des mots nouveaux, plus que des formes nouvelles de penser, unissent les jeunes gens. Le vocabulaire distingue les générations plus que le temps écoulé. Rassure-toi, rien n'est changé. Tu hésitais entre cette tristesse de voir disparaître ce qui est et l'acceptation morose de l'avenir, ce n'est que cela, être présent. Il est juste que tu pleures lorsque tu vois détruire les haies de ton pays si tu épouses avec enthousiasme les désirs des jeunes gens. Etre présent, c'est plonger ses racines dans le passé le plus lointain et guetter l'aube avec impatience. Tu reposes dans la terre des morts comme dans les entrailles de ceux qui seront. Tu n'es dans le passé que comme un homme qui passera et dans l'avenir par ce que tu vas être. L'opposition n'est qu'apparente. Le véritable avenir n'est pas révolutionnaire. Il ne détruit pas le passé, il le renouvelle. Mieux, il le purifie, il est régénérescence. L'avenir ne contredit pas le passé. La véritable avant-garde est celle du passé. Les korollériens de l'immédiate avant-guerre passaient, aux yeux de certains, comme une anachronique survivance, ils étaient pourtant l'avant-garde. Nous pouvons paraître des rabâcheurs désagréables du passé, demain nous considérera comme des précurseurs parce que nous aurons débarrassé la vie d'une gangue de mensonges, de préjugés, de coutumes factices, d'usages stériles pour lui rendre sa pureté première.

HORS, LE COMMUNISME . . .

Avec une objectivité apparente, certains continuent à croire que les régimes sont mortels, sinon les nations. Les peuples connaissent l'éclat, puis une lente ou brève décadence. Or, l'avènement du communisme pose un problème nouveau et bouleverse, s'il doit se produire, les lois de l'histoire.

Jusqu'à lui, l'histoire ne fut pas autre chose que l'histoire d'Empires et de régimes qui semblent aller et venir dans le temps comme des personnages de légende. Chaque société se développait à la façon d'un être différencié. Ses communications avec le monde extérieur étaient celles d'un organisme ayant sa fin en lui-même, il avait son enfance et son déclin. Le vaincu pouvait donc espérer, le vainqueur devait redouter. Nous pouvions espérer, à la faveur d'un déclin de la France, la résurrection de la Bretagne. La terre n'avait pas assez d'espace pour que les cités nouvelles naissent ailleurs que sur les ruines des capitales. Mais, pour la première fois dans l'histoire, nous voyons apparaître la possibilité, l'imminence même, d'un gouvernement universel.

Le communisme est la fin de l'histoire. Il supprime régimes et empires. Les républiques perdent leurs trônes aussi sûrement que les rois. Il semble même que le communisme supprime sa propre évolution. Devant son triomphe, le terme de modernisme cesse d'avoir un sens. Il supprime le passé et l'avenir, il est un éternel présent. Sans doute annonce-t-il son avènement par une histoire exacerbée, celle de la Révolution. Il n'ignore pas que son triomphe est brutal qui est celui de l'Etat et sa descente dans la chair, dans l'âme des individus. Mais, au-delà de ces étapes nécessaires, il nous prévient que l'Etat dépérit, qu'il cessera bientôt d'exister comme un organisme inutile dans une société sans conflit. La sagesse antique de la Chine proclamait que le meilleur des gouvernements est celui dont on ne s'aperçoit pas qu'il existe. Ce n'est pas, parce que l'Etat est faible, répond le marxisme, que la société est heureuse, c'est parce qu'elle a résolu ses conflits que l'Etat peut dépérir et qu'elle devient libre. Toutes ses aliénations résolues, l'humanité n'aura plus d'histoire.

Et de même qu'il supprime le temps, le communisme ignore l'espace. Il ne peut être qu'universel. Sans doute peut-il maintenir, mais comme des survivances qu'il faut extirper, la division de l'humanité en régions historiques ou géographiques, momentanément défendre la diversité des peuples, leurs costumes et leurs langues. Le recours au nationalisme a toujours été l'arme la plus redoutable de la politique. Tout crie que les nations, comme l'Etat, doivent dépérir. Elles ne seront bientôt plus que des divisions administratives avant de n'être plus rien. Et, dans cet Empire universel, la Bretagne doit disparaître comme les glaces du Kamtchatka.

Comme la vieille France, si c'est pour nous une amère consolation. Devant les marxistes, le conflit qui nous oppose à la France est celui de deux nationalismes également périmés. Voilà ce qu'il faut répondre à nos adversaires qui n'ont jamais cessé de m'importuner lorsqu'ils m'affirmaient que nous demeurions hors du temps. Notre volonté d'indépendance n'est pas plus suranné que la leur puisque nous ne demandons ni plus ni moins de liberté que celle dont ils jouissent.

D'UN AVENIR IMPREVISIBLE

Le communisme nous emportera-t-il, les uns et les autres ? Je l'ignore. Nul ne prévoit l'avenir. L'homme politique devient l'objet de la force qu'il croyait dominer. Seuls, des prophètes approximatifs, de Chateaubriand à Keyserling peuvent trouver quelque crédit. Ils échouent beaucoup plus sûrement lorsque, après avoir quitté la méditation, ils entendent se mêler de l'action politique. Le

communisme évoluera-t-il dans le sens prévu par Lénine, d'un dépérissement de l'Etat ? On l'a vu verser, au contraire, dans le stalinisme, qualifié d'erreur historique, après coup. Son évolution actuelle vers un libéralisme édulcoré, deviendra-t-elle, à son tour, une erreur ? Qui l'emporte, de l'âme des peuples ou des régimes ; les peuples demeurent et les régimes passent, mais le communisme et son triomphe oecuménique restent à part.

On assure que John Foster Dulles, avant de mourir, eut un long entretien avec le général DE GAULLE. Les communistes, à ses yeux, demeurent ce qu'ils sont. Ils poursuivent leur but, avec plus ou moins de souplesse, mais sans jamais le perdre de vue. Ne nous attardons pas sur leur respect factice des nationalités ou leurs sourires. Le communisme vise à la domination universelle.

L'extraordinaire nationaliste qu'est le général DE GAULLE croit à l'évolution inévitable du communisme, c'est-à-dire à sa décadence et son effacement. L'âme des peuples, pour lui, est plus forte que les régimes qu'elle corrompt. L'âme slave n'a pas été tout à fait apprivoisée, c'est elle qui apprivoise lentement le marxisme. Et que dire des dissentiments qui ne manqueront d'apparaître entre la Russie et la Chine ?

Que dire, en effet, sinon que ce raisonnement n'a jamais cessé d'être démenti comme le sont souvent nos désirs ? Et que la vérité demeure sans doute à mi-chemin, entre le puritanisme abstrait de l'homme américain et l'empirisme apparent du nationaliste français ? Cette incertitude ne peut nous empêcher d'agir et ce commun péril ne pas effacer notre combat. Nous ne considérons pas que la solidarité de la race blanche, de l'Europe ou de l'Occident chrétien soit telle, et leur triomphe légitime, pour demeurer éternels, et nous obliger à renoncer à notre raison de vivre.

... AU PRÉSENT CERTAIN

Aussi, ni le sens de l'histoire, ni l'avenir imprévisible ne peuvent nous retenir ou nous condamner. Si nous abandonnons ces perspectives incertaines, nous découvrons alors que notre combat se situe dans le présent, dans ce passage du passé à l'avenir qui est le réel. Sans doute le présent nous apparaît plus éphémère que cette accumulation des siècles, derrière nous, que cette longue perspective du futur, mais en lui seul réside la quête d'un bonheur réel. Nous ne demandons qu'un présent à notre mesure.

Pitié pour le présent ! Les anciens n'ont pas été meilleurs que nous, nos descendants ne le seront pas davantage. Je ne vois guère que l'homme ait changé et qu'il désire le faire. Si des hommes réalistes atteignent demain des planètes inconnues, les poètes trouveront d'autres lieux d'exil, au besoin en eux-mêmes. Ce qui m'importe, c'est la recherche du bonheur. Je voudrais que ce peuple soit heureux. Devrais-je le dépouiller de sa chemise ou le couvrir des étoffes les plus somptueuses ? Voilà la question. Le bonheur se trouve-t-il dans le boudoir de des Esseintes ou dans la chaumière ? Est-ce dans un bien-être matériel, dans la destruction des haies, dans le ravalement des façades, dans la construction des usines et la fermeture des ateliers ? Dans la substitution d'une société technique au monde à demi-rural et artisanal de notre enfance ? Si l'histoire ne peut m'indiquer ce qu'est le bonheur, à quoi bon l'histoire ? Mieux, le cœur de l'homme lui-même ne me renseigne pas. Hésitant entre le bonheur et le plaisir, et ne connaissant le bonheur qu'après coup, insatisfait, allant sans cesse de l'espoir au regret, il ne me dit rien, pas plus qu'il ne révèle aux dieux ce qui permet de le rendre heureux.

Peut-être le trouverons-nous dans cet équilibre que voudrait réaliser l'âge mûr entre le passé et l'avenir. La Bretagne est l'être de cette maturité comme l'homme de quarante ans est celui du présent. Beaucoup plus que la jeunesse qui passe avec tumulte du passé à l'avenir dans ses rêves, et d'un passé qui ne sera jamais le passé, pas plus que les tourelles gothiques de 1830 n'étaient le Moyen Age, à cet avenir qui ne sera pas l'avenir et ne s'éloigne du passé que pour lui ressembler.

Ah ! je connais bien le bonheur ! Il naît lorsque l'homme est en harmonie avec le cosmos, le corps inorganique de l'homme, pour reprendre un mot inattendu de Karl Marx. Mais l'éveil de la conscience est aussi déchirement. L'homme ne peut sentir cette harmonie sans la détruire aussitôt. Y avait-il vraiment bonheur si l'homme ignorait qu'il était heureux ? Et l'est-il toujours, dès lors que son esprit s'interroge ? Tout bonheur est donc impossible. Il ne nous reste que cette inconscience animale qui nous retire le nom d'homme ou ce déchirement qui nous fait être pour nous détruire.

Un peuple est pareil à un homme. C'est dire que son bonheur est semblable, tissé de mille bonheurs impossibles. Lui aussi, il hésite entre cette vie végétative, qu'accompagne la pauvreté, et la conscience exaltée de son être. Où est la Bretagne ? Dans son inconscience ou dans ses rêves ? Je crois qu'une réponse est possible quand l'action devient le lieu de rencontre de l'instinct et de la pensée. L'action lie le passé à l'avenir. Les peuples et les hommes ne sont vraiment que dans cet effort contradictoire pour maintenir cette unité avec les forces vivantes qui jaillissent de toutes parts et pour s'en éloigner.

e Breiz, 1959

-Publication entreprise par accord avec les Editions de la Bretagne réelle.

L A B O U R Etudes Travailleuses - DISPAC'H
Dépôt légal 3me trimestre 1960
Directeur-gérant : Gérard TOUBLANC
2 rue de la Harpe, St Malo (I et V.)
Tirage total certifié 1000 exemplaires
Imprimerie spéciale de LABOUR
Publication inscrite à la Commission Paritaire
des papiers de presse sous le N° 36.027
